

spectacle présenteroient des sociétés nécessairement bornées à un petit nombre de familles ; pour moi je vous demande, à mon tour, quel spectacle si admirable offrent ces grands Etats, dont les parties, mal unies, se choquent, se heurtent, & ne peuvent former un corps régulier. Tandis qu'une portion des citoyens s'abrutit dans la misère, l'autre s'abrutit dans l'abondance. Tout languit, tout végète à peine, tout meurt faute d'action, on ne connoît que des mouvemens momentanés & convulsifs ; on veut essayer ses forces & on ne sent que sa foiblesse ; enfin une longue décadence annonce une ruine certaine. En nous donnant de si faibles lumières, en mettant des bornes si étroites à notre attention & à notre vigilance, la nature ne nous instruit-elle pas que nous ne sommes point destinés à former de grands Empires ? Je vous en demande pardon, Milord, des hommes vertueux & heureux, quelque petit que soit leur nombre, ne font point une chose si chetive aux yeux d'un philosophe. Ce qui me paroît ridicule, ce sont ces grandes

sociétés qui s'égarerent avec méthode, que l'expérience n'éclaire jamais, & qui font précisément tout ce qui peut augmenter leurs maux, en espérant toujours de les guérir.

Quelle occupation, dites-vous, pour des Magistrats, que le soin d'examiner si chaque citoyen s'acquie avec exactitude du travail dont il est chargé, de rassembler dans des magasins, de conserver & de distribuer, par égales portions, les fruits de la terre & les autres choses dont les familles auront besoin. En effet, rien n'est si plat que des Magistrats convertis en piqueurs d'ouvriers, en régisseurs de terre & en maîtres-d'hôtel ; sans doute, il est bien plus sage d'avoir épargné aux nôtres de si fades emplois, & pour ennoblir leurs fonctions, de les mettre dans la nécessité de ne rien faire ou de ne faire que des sottises. En effet, parlez-moi d'un Magistrat occupé à marchander les membres du Parlement, qui étudie le prix de chacun, & qui ne l'achetara que ce qu'il vaut précisément : Voilà des talens qui honorent un être raisonnable. Nourrir & vêtir des hommes ; quelle misère ! Il est bien plus beau

d'imaginer des banqueroutes ou des tours de passe-passe pour piller les citoyens & acheter des voluptés à leurs dépens ; c'est dans ces heureuses inventions que l'esprit se déploie. Pardonnez-moi, Milord, mes mauvaises plaisanteries ; & je vous demande sérieusement, à mon tour, s'il est une occupation plus digne des Magistrats, que de veiller à la subsistance des hommes ; de façon que cette vile pâture, dont nous avons besoin tous les jours, ne devienne pas un principe de trouble & de discorde.

Mais enfin, il n'est pas vrai que dans la communauté des biens, les fonctions de la Magistrature fussent bornées à la simple distribution des fruits & des vêtemens. Nous éprouvions des désordres, puisque nous avons été forcés, pour les réprimer, de créer une puissance publique des Loix & des Magistrats. Nos qualités sociales tiennent de bien près à quelque vice, la pitié à la foiblesse, l'émulation à l'envie, l'amour du plaisir à la volupté, l'orgueil à la vanité, l'amour du repos à la paresse, &c. Toujours prêts à nous égarer, toujours

entourés de pièges, nous avons continuellement besoin que les Loix nous gardent. Des Magistrats sans cesse occupés du soin de les faire observer, d'épier nos besoins pour solliciter des réglemens favorables, ou faire révoquer ceux qui ont été faits avec négligence ou trop de précipitation ; ne pensent-ils qu'à des puérités ? Dans les moindres abus, il faut démêler le principe des plus grands maux, & l'étouffer avant qu'il ait le tems de se développer. Puisque les Loix sont nécessaires pour étayer notre raison chancelante & nos fragiles vertus, soyez sûr que les Magistrats ne manqueront jamais d'affaires importantes. Mais quand ils seroient réduits à n'être exactement que les économes de leurs concitoyens, de quoi vous plaindriez-vous ? Seroit-ce un si grand malheur qu'une société eût une constitution assez sage pour que ses Magistrats, libres de tout soin & de toute inquiétude, n'eussent rien à faire ? Aimerez-vous mieux des Etats où les citoyens, gênés par des Loix qu'ils haïssent, lassent la constance du Gouvernement, trompent sa vigilance,

& lui communiquent enfin tous leurs vices.

Je ne comprends pas pourquoi les sociétés qui n'auroient pas abandonné cette première situation que je regrette, feroient envahies par les peuples voisins qui se feroient hâtés d'en fortir. Je vous renvoye à Platon pour vous rassurer; voyez comme Socrate réfute la même objection que vous me proposez. Ne soyez pas en peine de ma République, dit-il à Adimante: une armée pauvre & composée de citoyens heureux, est invincible; elle battra toujours une armée deux ou trois fois plus nombreuse qu'elle, & qui appartiendra à un peuple riche. L'expérience ne nous apprend-t-elle pas qu'un lutteur sobre est toujours vainqueur d'un lutteur intempérant? Nous ne manquerons point de secours, nous nous adresserons à quelques Etats voisins, en leur disant que nous n'avons besoin ni d'or, ni d'argent, ni de conquêtes, & que nous leur abandonnons les dépouilles de nos ennemis, s'ils nous aident à les vaincre. Croyez-vous, ajouta-t-il, que de pareilles offres soient rejetées, & qu'on

qu'on aime mieux attaquer des dogues maigres & robustes, que de se joindre à eux contre un troupeau gras & délicat. Voilà, Milord, comme on raisonne, quand l'avarice, qui dégrade les ames, n'a pas appris à regarder l'argent comme le nerf de la guerre & de la paix. Socrate auroit étendu ce raisonnement s'il eût parlé dans un pays qui n'eût pas connu le pouvoir du courage, de la discipline & des mœurs; mais la Grèce n'avoit pas oublié que toutes les forces de Xercès avoient échoué contre les villes de Lacédémone & d'Athènes.

Après tout, cette ambition, ces conquêtes, ces armées que vous redoutez dans vos voisins, vous serviront à ennoblir les fonctions de votre Magistrature; en s'occupant du soin de repousser, avec succès, les injures & les armes de quelque peuple inquiet & ambitieux, elle s'élevera au-dessus de ces petits détails économiques dont vous faites trop peu de cas. Vos Loix, Milord, acquerront plus de majesté; vous verrez se former des établissemens propres à faire autant de héros que

vous aurez de citoyens ; ils seront commandés par des Miltiade , des Thémistocle , des Léonidas. Sans supposer des Magistrats égaux à Lycurgue , il naîtra une République plus excellente encore que celle de Lacédémone , parce que les principes de son Gouvernement ne s'écarteront en aucun point des vues de la nature. Me trompai-je , si je crois qu'un bon Gouvernement & de sages Loix sont le plus sûr rempart d'un Etat contre ses ennemis ? Que l'Europe seroit honteuse de sa politique , si elle pouvoit appercevoir qu'il est insensé d'espérer de grandes choses , en rendant les citoyens vicieux ! Recherchez , je vous prie , les causes qui ont ruiné tant de peuples dont parle l'Histoire ; & vous verrez constamment que ce n'est point au petit nombre de leurs soldats , ni à leur pauvreté , qu'il s'en faut prendre , mais à quelque vice de leur Gouvernement. Est-ce pour n'avoir eu que trente mille citoyens , point d'or , & des domaines peu étendus , que Sparte a été détruite , ou pour avoir abandonné les institutions de son Législateur ?

Quand on considère de quel point de foiblesse les Romains sont partis pour conquérir le monde , & de quel degré de puissance & de grandeur quelques bandes de mes anciens compatriotes les ont fait décheoir , on est bien tenté de croire que la fortune des Etats ne tient à rien de ce que notre politique moderne estime tant.

C'est une grande folie de se plus occuper de ses voisins que de soi-même ; que vous importe que de soi-même ; que vous importe que vous ne les imitez pas dans leur folie ? Voulez-vous trouver des alliés fidèles , & n'avoir point d'ennemi redoutable ? faites respecter votre justice , votre pauvreté , votre tempérance , votre constance & votre courage. Or , je vous demande si une République où les biens sont communs , n'est pas plus disposée à suivre cette politique , qu'un Etat qui s'enorgueillit de ses richesses ; & parce qu'il est riche , ne peut armer pour sa défense qu'une canaille méprisable. Quel est le Prince aujourd'hui qui peut mener contre ses ennemis vingt mille Spartiates ? La petite ville de Sparte étoit donc plus forte que ne l'est aujourd'hui

le Monarque le plus redoutable. Si nos Xercès n'avoient pas affaire à d'autres Xercès, ils ne trouveroient par-tout que des Salamines, des Platée & des Micale.

Je ne crains pas que la communauté des biens laisse les citoyens indifférens sur le fort de l'Etat. Moins on est occupé de ses richesses, de son luxe & de ses voluptés, plus on est attaché au bien public; on paroît s'oublier pour n'aimer que les Loix: l'expérience le prouve, & la raison confirme l'expérience. Si je n'ai aucune propriété, & que je reçoive des mains des Magistrats toutes les choses dont j'ai besoin, soyez sûr que j'aimerai ma Patrie, parce que je lui devrai tout. Ne nous faisons pas illusion, la propriété nous partage en deux classes, en riches & en pauvres. Les premiers préféreront toujours leur fortune domestique à celle de l'Etat; & les seconds n'aimeront jamais un Gouvernement & des Loix qui permettent qu'ils soient malheureux. Les citoyens de ma République compareront leur situation à celle des ennemis qui les vealent subjuguier; fiers de leur

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. I. 101
égalité, jaloux de leur liberté, ils verront qu'ils ont tout à perdre en passant sous une domination étrangère, & leur désespoir donnera une force nouvelle à toutes leurs vertus.

CHAPITRE IV.

Des obstacles insurmontables qui s'opposent au rétablissement de l'égalité détruite. Dans l'ordre des choses où nous nous trouvons, le Législateur doit, avec prudence, tourner toutes ses forces contre l'avarice & l'ambition.

JE comprends à merveille tout cela, dit Milord d'un ton assez affligé, & vous me faites trembler pour l'Europe. J'avois espéré qu'en nous entretenant des Loix, vous me feriez connoître celles qui peuvent nous conduire au bonheur; & je crains que vous ne m'ayez simplement prouvé que nous sommes dans un abyme d'où il est impossible de sortir. Après tant de